

Gérard Bessette : un micro-univers en ébullition

Léonce Cantin

Number 40, December 1980

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/57203ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Cantin, L. (1980). Gérard Bessette : un micro-univers en ébullition. *Québec français*, (40), 37–40.

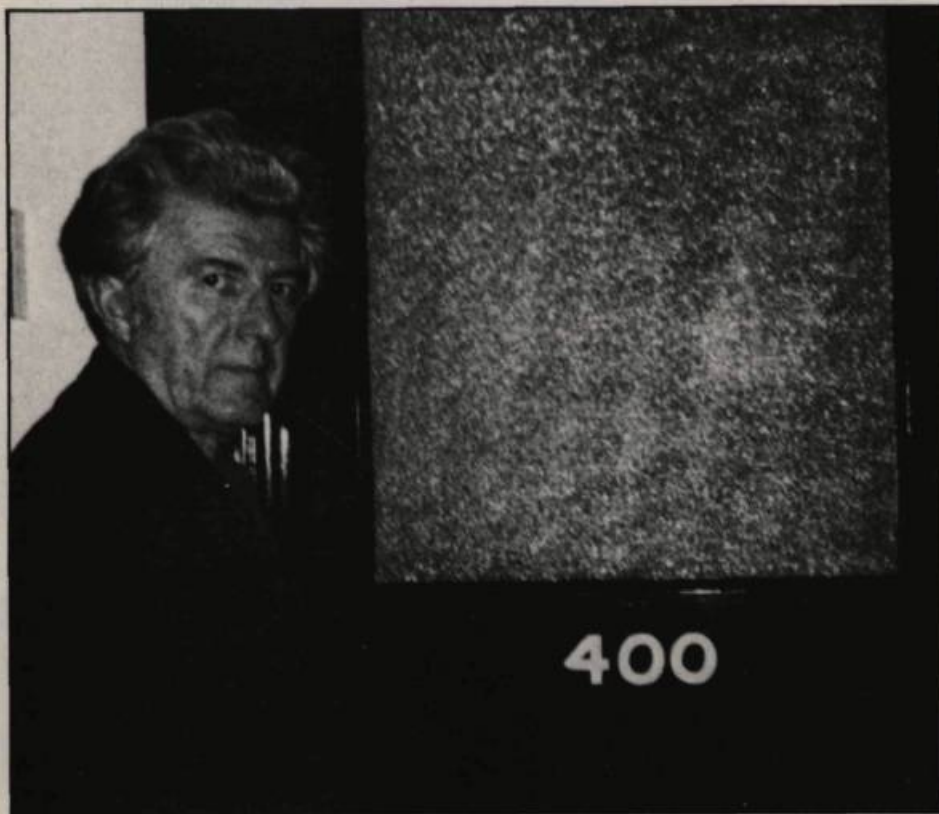
Gérard Bessette : un micro-univers en ébullition

par léonce cantin

L'éventail qu'offre au lecteur l'œuvre narrative de Gérard Bessette provoque des réactions diverses : des enseignants du secondaire continuent à privilégier l'étude des premiers romans, de forme « plus classique, plus surveillée » (l'expression est de l'auteur) ; d'autres, ceux qui ont accepté son évolution formelle, cherchent à refaire, à la suite du

romancier narcissique, un itinéraire intérieur, vers le noyau de son être, sorte de quête du Moi profond à travers un océan de fantasmes sans cesse en mouvement. *L'Incubation* marquait une rupture, un éclatement de l'univers bessettien ; on parlait alors de transition. *Les Anthroïdes* sont venus, après un long mûrissement, suggérer un autre coup de barre spectaculaire. Puis, sous la plume de ce Marin implicitement présent dans les œuvres antérieures, Bessette réussit à créer un flot continu qui emporte le lecteur dans une irréver-

sible vague où s'entremêlent les éléments biographiques, les fantasmes et les données plus proprement romanesques. De *la Bagarre* à *l'Incubation*, au *Semestre*, en passant par l'aventure des *Anthroïdes*, des êtres grouillants apparaissent/réapparaissent, participant d'un univers en constante mutation. Il n'appartient pas à un trop court article d'en cerner le mythe personnel mais sans doute peut-on rendre compte d'images obsessives, de récurrences qui peuvent baliser une relecture de cette œuvre narrative parfois déroutante.



La relation société-individu

Les trois premiers romans décrivent, dénoncent les travers de la société québécoise autour de 1960. *La Bagarre* montre les règles du jeu dans une société étouffante où l'individu doit mener une lutte de tous les instants pour surnager. Entre le pouvoir économique anglais et le pouvoir syndical à conquérir, les héros cherchent une voie d'avancement social qui leur donnerait accès à une vie quotidienne moins abrutissante. Pour Lebeuf, Weston, Sillery et Gisèle, l'éducation semblera la panacée ; le « qui s'instruit s'enrichit » de Gérin-Lajoie (le ministre) trouve donc, avant l'heure, un mystérieux écho. Et, dans ce labyrinthe social, les héros aboutiront à « l'échec », sauf Gisèle à qui une porte reste entrouverte.

L'écart entre l'homme et la société apparaît démesuré, donnant à la lutte des anti-héros des allures tragiques. De *la Bagarre* aux *Pédagogues*, la lutte syndicale s'est organisée ; sur une petite échelle, nous assistons, à travers le combat des anciens et des nouveaux, à l'éclatement lent d'un pouvoir monolithique. De multiples heurts marquent

cette quête des personnages qui, laborieusement, s'inscrivent dans un mieux-être en s'accaparant des miettes du pouvoir social ou religieux. Pour Lebeuf, cette lutte prométhéenne aboutit à l'obtention du poste de contremaître; Jodoin quitte le monde-étai de Saint-Joachim après avoir vidé le capharnaüm-cheval de Troie de son « dangereux » contenu qu'il liquide à son profit, se moquant ainsi des pharisiens qu'il laisse derrière lui; Pellerin, pour sa part, s'arrache au tissu politico-religieux pour s'engager à fond de train dans le combat social. Au terme de ce premier mouvement, les protagonistes ont organisé leurs batteries. Plus tard, dans *la Commensale* (qui procède de la même époque), Bessette accentuera l'affrontement, finalement ouvert, verbal, violent. Chayer ne doit s'en remettre qu'à lui-même pour crier à son patron ce qu'il mijote inconsciemment depuis une vingtaine d'années. Encore ici s'affrontent David et Goliath et l'avantage verbal du héros ne lui donne toujours pas prise sur une société qui l'aliène, l'emprisonne. L'évasion se fera peut-être par l'écriture...

Les autres romans tendent à confirmer un changement d'orientation: d'extérieure qu'elle était, la quête des héros s'intériorise et le décor, s'il marque les êtres, constitue plutôt une toile de fond devant laquelle se joue tout le drame. L'action se change en réflexion, en examen consciencieux des composantes de l'individu. Le personnage observe son tissu propre et s'engage, fasciné, dans les dédales de son moi, sans cesse mouvants. Au terme du second mouvement romanesque, ce cheminement guidera Marin dans « ses plongées sous-marines », à la recherche d'abysses nouveaux.

Vieillesse et révolte

De 1958 à 1980, le thème de la vieillesse résiste à la superposition d'à peu près tous les écrits narratifs de l'auteur. Au début, ce dernier exprime sa sympathie à l'égard de Boulé qui, à quelques mois de la retraite, « avait eu le courage d'aller au bout de ses convictions en frappant l'autorité en pleine figure » (*la Bagarre*, p. 115). Sa réaction s'apparente étrangement à celle de Chayer (assez pour retarder une publication ?) qui, à quarante-huit ans, fait de même et se retrouve hanté par « des appréhensions de dégénérescence mentale » (*la Commensale*, p. 64), laquelle est observable chez le vieux Manseau de Saint-Joachim qui garde, entre deux bières, une certaine lucidité mêlée de colère sourde contre l'autorité. Cette appréhension est aussi illustrée par Weingarter, à travers « ses indignations ses protestataires claquemets

de canne contre les vieillards-momies du parc » (*l'Incubation*, p. 97).

À cette veine masculine manqueront toujours les réflexions de M. Barré, le grand-père décédé, autour duquel réfléchissent les personnages du *Cycle*. Mais Vitaline nous livre, sur un ton amer, ses frustrations de femme qui a souffert de ne pas pouvoir échapper à son masque social. La mort, un instant, la laisse respirer: « Larmes glissant le long de mes joues et que pour une fois je ne suis pas obligée de cacher » (p. 49).

Son bilan de femme soumise n'épargne pas le curé Choquette qui défendait chauvinement la domination sexuelle des mâles, réaffirmant que c'était « pour les hommes [...] un besoin comme le boire et le manger » (*id.*, p. 57). Par certaines de ses réflexions, on voit bien la source timide de la forte réaction de Berthe.

Puis, dans *les Anthroïdes*, Guito-le-paroleur se trouve aux prises avec « l'épaisseur pâteuse du temps » (p. 20), authentique spatialisation du temps qui entrave, alourdit la marche physique et mentale des personnages. Rien d'étonnant alors à ce que, plus tard, M. Denaud traîne sa carcasse inutile et se croie devenu une emplâtre sous le poids des années et qu'Omer Marin, au pas lourd et fatigué, incarne consciemment et amèrement la synthèse de ses « ancêtres »: « le vieillissement pur et simple (en l'absence de toute maladie spécifique) suffisait (aurait suffi) à expliquer l'espèce d'involution qui le rendait de plus en plus nombrilpète » (*le Semestre*, p. 48).

Vieillesse et agressivité/révolte se trouvent donc intimement liées. D'abord, les vieux réagissent davantage, se révoltent plus ouvertement contre les forces oppressives de l'autorité socio-religieuse; puis, toujours suivant la démarche d'intériorisation de Bessette, les êtres vieillissants/amers se révoltent contre la fatalité qui s'attaque à leur propre durée, qui investit leur corps et leur esprit, irrémédiablement.

Vers une censure introjectée; vers l'autonomie

Toutes sortes de pressions créent aux personnages un sur-moi excessivement fort, auquel ils ont peine à s'arracher. À partir des obligations familiales, des règles du clan jusqu'au jeu social, toute liberté se trouve fortement entachée.

Dans cet univers romanesque, l'anti-cléricalisme se développe en mouvement antireligieux à mesure que les personnages tentent d'échapper au climat de religiosité où ils baignent. Jodoin n'en veut pas seulement au curé Galarneau; c'est à une morale élastique

qu'il s'attaque, avec ironie, après la lucide remarque du vieux Manseau: « Eh ben, c'est pas bon pour la santé icitte de contrer les curés. Les ficelles, c'est eux autres qui les ont, vous comprenez... » (*le Libraire*, p. 111).

Dans *les Pédagogues*, Pellerin ira plus loin encore, tenant tête au chanoine Boileau et prenant la défense du pauvre abbé Béchard, aumônier « yes man », qui essaie en vain de juger par lui-même en faisant abstraction des canons. Plus tard, à travers les réflexions intérieures des personnages du *Cycle*, il semblera que la rupture face à la censure religieuse a encore progressé, au point que l'athéisme a pris racine chez Roch, de façon irréversible, et que Julien se laisse grandement influencer par son amante étrangère aux idées révolutionnaires. « L'Extrême-Onction », nouvelle censurée à l'époque, illustre cette même volonté d'affranchissement, agrémentée de l'humour noir de l'auteur. Mais Berthe, du *Cycle*, incarne le mieux ce mouvement d'un groupe de personnages qui a appris à déjouer les tabous sociaux et à s'inventer un mode de vie qui rend le monde plus acceptable, moins aseptisant. Elle s'est libérée de contraintes morales fortement enracinées dans le Québec d'alors: « [...] s'il fallait tenir compte des langues de vipères on ne ferait jamais rien » (*le Cycle*, p. 118).

Certains automatismes de son langage trahissent tout de même la profondeur de son conditionnement religieux. Chaque « Mon Dieu ! », dans sa bouche, constitue une véritable survivance de l'univers dont elle tend à se séparer et rappelle ironiquement la prétention du quidam qui disait: « Je suis athée, Dieu merci ! »

Pour Omer Marin, la censure perd son appui extérieur puisqu'il se veut athée. Ce choix de liberté se double du choix de la prison où il se confine, observateur/observé. Bien que personne ne le garde, ne l'empêche de sortir d'un moule où il s'est glissé, il se sent parfois investigué par des pressions autres: « c'est d'ailleurs le seul obstacle à mon évasion-libération cet œil surmoïque qui me guette car la cage n'est pas cadenassée et le cadenas de la cellule n'est pas enclenché » (p. 188).

Au fil des romans, la censure d'abord extérieure est rejetée et/ou assimilée par les personnages qui se redonnent une échelle « personnelle » pour évaluer leur agir. Dans ce cadre, le cas de la femme est particulièrement intéressant, en raison de l'emprise plus grande que la tradition morale semble avoir sur elle. L'affranchissement se révèle donc pénible, ce qui explique, pour une part, l'étrange sentiment de vertige qui envahit plusieurs héros.

Femme-victime ; femme... nouvelle

Bien avant *les Anthropoïdes*, la femme-femelle prend des allures de victime, d'objet de satisfaction des plaisirs masculins. Dans les romans de Bessette, une quantité incroyable d'épithètes font de la femme un animal qui séduit et doit ensuite se soumettre. L'image frôle même — n'est-ce pas là un euphémisme ? — la misogynie.

Incapable de trouver un rôle tout à fait satisfaisant, prisonnier de son corps et constamment confronté à l'échec, le mâle trouve dans l'exercice de sa sexualité un point de fuite, entre l'alcool et le vertige. Il agresse, prend et, la nature aidant, reprend brutalement la partenaire. Dans cet univers « amoureux » sans douceur(s), une femme passive, silencieuse, se soumet à l'agression mâle, perpétuant une longue tradition de l'espèce, si l'on en croit *les Anthropoïdes*. Mais la morale maternelle-religieuse y joue aussi un grand rôle car, de mère en fille, tout un vocabulaire a été transmis, qui montre et tend à apprendre le mépris de la relation physique, faite de « cochonneries » (*le Cycle*, p. 70), de « saloperies » (*id.*, p. 71), de devoir à assumer (*id.*, p. 45, 50, 53, 67, 70) : « Une fois mariée si tu veux garder ton mari ma fille ne te refuse jamais à lui » (*le Cycle*, p. 53).

Une situation analogue se retrouve évoquée dans *le Semestre* où, par ses confidences, Sandra cherche à se débarrasser d'un atavisme aliénant : « sa mère qui tremblait littéralement en face de son mari peur atavique ou communiquée préverbalement dès l'enfance à la petite Mirja Timonen (future mère de Sandra) par sa mère à elle » (p. 176).

Toutefois une ambivalence apparaît face à l'amour physique et, à partir surtout de Berthe dans *le Cycle*, des femmes réagissent bien davantage. Comme c'est l'habitude dans le monde bessettien, cette évolution de fait s'appuie sur une prise de conscience verbale, évidente dans la bouche de Berthe qui opère sa propre catharsis dans son dialogue avec elle-même, alors dédoublée :

« [...] moi aussi j'ai droit à la vie au bonheur »

(*le Cycle*, p. 113).

« [...] je n'ai pas besoin d'Albert pas besoin des conseils de maman »

(*id.*, p. 123).

« [...] je suis adulte je peux me tirer d'affaire »

(*id.*, p. 124).

« [...] mais c'est la nature de la femme je suis une femme authentique »

(*id.*, p. 144).

Dans cette nouvelle image de la femme-femelle s'inscrit aussi Sylvaine Bessière (gare au lapsus...), la commensale qui partage bien plus que le pain quotidien avec l'homme (les hommes) avec lequel (lesquels) elle tente de s'échapper de la triste condition humaine. Et ainsi de Sandra qui, l'espace d'un semestre, renversera une « méthodologie » amoureuse par la pleine acceptation de son corps, rappelant ainsi une Renata obsédante qui, à sa façon, avait satisfait ses propres passions et fait revivre (*renatus, a, um*) l'homme-Marin qui ployait littéralement sous le poids des ans.



L'attitude de l'auteur face à ses femmes-femelles illustre la profonde ambivalence qui marque de plus en plus son œuvre. En effet, si certaines ont pris résolument leur destinée en main, ont fait peau neuve au plan moral, d'autres perpétuent la tradition des femmes à idéal asexué. Il suffit pour s'en convaincre d'examiner de près la troublante affection d'Anita B. Bachand pour l'abbé Latour (*le Cycle*), homme avec lequel le dialogue semble enfin possible car elle n'a rien à craindre de lui ; il est connu que les « hommes de Dieu » n'agressent pas les corps...

Le jeu verbal

Pour qui résiste à aborder le Bessette d'après *l'Incubation*, le jeu verbal est la voie principale à explorer, qui mène ensuite, par étapes/retours, au centre du remous narratif. En rompant lucidement avec la forme « surveillée » de ses premiers romans, le romancier pousse

plus avant ses conquêtes langagières et formelles. Fortement inspiré des méthodes psychanalytiques de Freud et de Jung, Bessette a entrepris un voyage au centre de lui-même ; il se fait fouisseur, à l'image de Lagarde qui travaille dans ses livres, sous terre. Cette « prose nouvelle » déroute et envoûte successivement le lecteur. Elle le fait entrer dans un monde verbal où les règles classiques ont subi des modifications singulières, toutes orientées vers une limpidité plus absolue de la phrase. L'absence de ponctuation, de coordonnants, l'ellipse, le découpage révolutionnaire des paragraphes, la multiplication des parenthèses, qui témoignent d'un double discours dans *le Semestre*, toutes ces techniques qui concourent chez l'auteur à la recherche/reproduction du flot inconscient continu et à une contestation dynamique de la langue hexagonale forment un microcosme où l'on doit apprendre à respirer sans les appuis traditionnels. La précision lexicale du début n'a fait que s'accroître et se décupler avec les ans, au même rythme que la création de québécismes, de néologismes, qui trouve son point culminant dans *les Anthropoïdes*. Derrière cette phrase sans fin se dessine une cohérence qui traduit/trahit le travail d'artisan du verbe. On ne lit pas un roman de Bessette ; on est pris en charge par sa phrase et c'est au terme des jeux du narrateur, souvent ironique, que s'achève une complicité/lutte entre le lecteur et l'écrivain. On peut donc parler de « révolution » du style, en ce sens qu'il y a transgression consciente des règles et retour obsessif, concentrique sur l'acte d'écrire ; bref, métalangage et langage s'entremêlent. Jodoin, Chayer, Guito-le-paroleur et Marin « s'écoutent parler », se regardent se bâtir en parlant/écrivain.

Parallèlement à cette recherche du Verbe idéal se glisse l'ombre d'une fatalité qui fait appréhender la fin avant l'atteinte du but. Le rythme effréné des derniers romans ne marque-t-il pas une subtile forme d'anxiété, d'urgence face au passage du temps ? Ce mouvement général qui a porté le discours extérieur aux limites de l'intimité inconsciente ne tend-il pas aussi à traduire un choix, une limitation du projet d'écriture, en lui-même infini ? Voilà peut-être le tragique fondamental contre lequel se défend un écrivain qui, de son poste de vigie, perçoit plus intensément que d'autres cette cruelle réalité et essaie de la mater à coups de fantasmes romancés, pour « tuer le temps », pour durer...

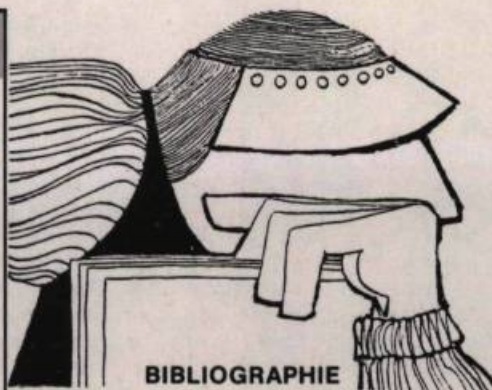
« Mais there's still some life in the old hag
le vieux cheval blanchi sous le harnais
n'a pas encore poussé son ultime
hennissement ni complété sa dernière
auto-analyse ni noirci sa dernière page »
(*le Semestre*, p. 123). ■

BIOGRAPHIE

Écrivain, critique et professeur, Gérard Bessette est né à Sainte-Anne de Sabrevois, comté d'Iberville, le 25 février 1920. Il fait ses études primaires à l'école de Saint-Alexandre, au collège Chomedey et au collège Brébeuf de Rosemont. Renvoyé du collège Saint-Ignace de Montréal « parce qu'il n'a pas la vocation », il obtient en 1941 un B.A. de l'externat classique Sainte-Croix, après avoir interrompu ses études un an pour travailler au Montreal Tramways où il a puisé une partie du décor de *la Bagarre*. Puis il reçoit un diplôme d'enseignement de l'école normale Jacques-Cartier en 1944 et une licence ès lettres en 1946; sa thèse porte sur « les Images chez Nelligan ». En 1945-1946, il collabore à l'*Encyclopédie Grolier*, « travail intéressant et bien payé ». Moniteur de langue à l'université de Saskatchewan, à Saskatoon, de 1946 à 1949, il travaille à sa thèse à plein temps en 1949-1950. Il reçoit un prêt d'honneur de la Société Saint-Jean-Baptiste qui lui permet d'obtenir, en 1950, un doctorat ès lettres dans lequel il étudie « les Images dans la poésie canadienne-française ». Puis on le retrouve employé de la Chase National Bank de New York en 1950-1951. De là, il se rend à Duquesne University de Pittsburgh où il enseigne la langue, la littérature et la civilisation françaises de 1951 à 1958. Il s'installe ensuite à Kingston où, de 1958 à 1960, il enseigne au Royal Military College. De 1960 à 1979, il est professeur à l'université Queen's de Kingston, à l'exception de l'année 1966-1967, pendant laquelle il est professeur invité à l'université Laval de Québec.

Il a collaboré à de nombreux périodiques dont l'*Action universitaire* et *Voix et Images*. C'est dans *Queen's Quarterly* que paraît, sous le titre « The Conversion », une nouvelle dont la censure du Québec avait refusé la parution et que son dernier ouvrage nous livre sous le titre de « l'Extrême-Onction ». En 1940, sa pièce en un acte, *Hasard*, remporte le premier prix du Gala-concours de pièces canadiennes-françaises, au Théâtre Saint-Sulpice. En 1947, « le Coureur et autres poèmes » lui vaut le deuxième prix du Concours littéraire de la Province de Québec. En 1948, avec « le Coureur », il représente le Canada aux jeux Olympiques, section poésie. En 1961, *le Libraire* lui vaut le prix du Grand Jury des Lettres. En 1965, on lui décerne, pour *l'Incubation*, le premier prix du concours littéraire de la Province de Québec, section roman. Ce livre lui vaut également le prix du Gouverneur général, honneur répété en 1971 avec *le Cycle*. Deux bourses du Conseil des Arts (création) l'ont aidé à terminer *le Cycle* et *les Anthropoïdes*. Membre de la Société royale du Canada depuis 1966, il jouit depuis quelque temps d'une retraite anticipée.

Léonce CANTIN



BIBLIOGRAPHIE

I. Œuvres

Poèmes temporels, Monte-Carlo, Regain, [1954], 59 p.; Montréal, Éditions du Jour, [1972], 59 p.

La Bagarre. Roman, Montréal, le Cercle du livre de France, [1958], 231 p.; [1969], 215 p. (CLF, Poche canadien); *The Brawl*. Translated by Mark Lebel and Ronald Sutherland, Montreal, Harvest House, 1976, 230 p.

Le Libraire. Roman, Paris, René Julliard [et] Montréal et New York, le Cercle du livre de France, [1960], 173 p.; Montréal, le Cercle du livre de France, [1966], 173 p.; [1968], 153 p. (CLF, Poche canadien); présentation et annotation de Jacques Allard, [Montréal, Éditions du Renouveau pédagogique, 1970], 102 p. (Lecture Québec); *Not for Every Eye*. Translated by Glen Shortliffe, Toronto, Macmillan, 1962, 98 p. [Une édition tchèque a été publiée en 1974].

Les Images en poésie canadienne-française, Montréal, Éditions Beauchemin, 1967, 282 p.

Les Pédagogues. (Roman), Montréal, le Cercle du livre de France, [1961], 309 p.; [1971].

Anthologie d'Albert Laberge. Préface de Gérard Bessette, [Montréal], le Cercle du livre de France, [1962], xxxv, 310 p.; [1972], 257 p. (CLF, Poche canadien).

L'Incubation. (Roman), Montréal, Librairie Déom, [1965], 178 p.; [1968]; *Incubation*. Translated by Glen Shortliffe, Toronto, Macmillan, 1967, 143 p.

Une littérature en ébullition, Montréal, Éditions du Jour, [1968], 315 p.

De Québec à Saint-Boniface. Récits et nouvelles du Canada français. Textes choisis et annotés par Gérard Bessette, Toronto, Macmillan, [1968], x, 286 p.; [1969]; [1971].

Histoire de la littérature canadienne-française par les textes. Des origines à nos jours, [Montréal], Centre éducatif et culturel, Inc., [1968], 704 p. [Avec la collaboration de Lucien Geslin et Charles Parent].

Le Cycle. Roman, Montréal, Éditions du Jour, [1971], 212 p.; [Montréal], Québec/Amérique, [1980], 212 p.

Trois romanciers québécois, Montréal, Éditions du Jour, [1973], 240 p.

La Commensale. Roman, [Montréal], AS-Quinze, [1975], 155 p.; [Montréal], Québec/Amérique, [1979], 156 p.

Les Anthropoïdes. Roman d'aventure(s), [Montréal], la Presse, [1977], 297 p.

Mes romans et moi. Préface de Jacques Allard, [Montréal], Hurtubise HMH, [1979], 128 p. [Parut d'abord en partie dans *Voix et Images*, vol. III, n° 3 (avril 1978), p. 408-420, et vol. IV, n° 1 (septembre 1978), p. 127-133].

Le Semestre. Roman, [Montréal], Québec/Amérique, [1979], 278 p.

La Garden-Party de Christophine. Nouvelles, [Montréal], Québec/Amérique, [1980], 121 p.

II. Études

ALLARD, Jacques, « le Libraire de Gérard Bessette ou comment la parole vient au pays du silence », dans *Voix et Images du pays*, n° 4 (avril 1967), p. 51-63.

BROCHU, André, « Gérard Bessette (de la Bagarre aux Pédagogues) », dans *l'Instance critique, 1961-1963*, Montréal, Leméac, [1974], p. 93-106.

[EN COLLABORATION], *le Québec littéraire*, n° 1 (1974), 166 p.

FISSETTE, Jean, « Gérard Bessette et la recherche du père », dans *Voix et Images*, vol. I, n° 3 (avril 1976), p. 317-328.

IQBAL, Françoise, « Précieux et Préciosité chez Bessette: demi-mesure et démesure », dans *Voix et Images*, vol. I, n° 3 (avril 1976), p. 338-364.

PILOTTE, Carole, « Gérard Bessette: bibliographie analytique et annotée (1939-1976) ». Thèse de maîtrise ès arts, Montréal, Université de Montréal, 1978, xxiii, 216 f.

RICARD, François, « Gérard Bessette: la Commensale ou le double visage de Jérôme Chayer », dans *Liberté*, vol. XVII, n° 6 (novembre-décembre 1975), p. 95-107.

ROBIDOUX, Réjean et André RENAUD, *le Roman canadien-français du vingtième siècle*, Ottawa, Éditions de l'Université d'Ottawa, 1966, 221 p. [v. « le Libraire », p. 104-112].

SHORTLIFFE, Glen, « Gérard Bessette, l'homme et l'écrivain », dans *Études françaises*, vol. I, n° 3 (octobre 1965), p. 17-42.

SMITH, Donald, « l'Invention verbale dans le roman québécois contemporain: Bessette, Godbout », dans *Co-Incidences*, vol. I, n° 1 (mars 1971), p. 4-19 [v. p. 5-11].

—, « Gérard Bessette. Entrevue sur les Anthropoïdes », dans *Lettres québécoises*, n° 15 (septembre 1978), p. 25-31.

Aurélien BOIVIN